

LA VIE
ET LES
AVENTURES
SURPRENANTES
DE
ROBINSON CRUSOË.

TOME SECOND.

LA VIE

DE L'É

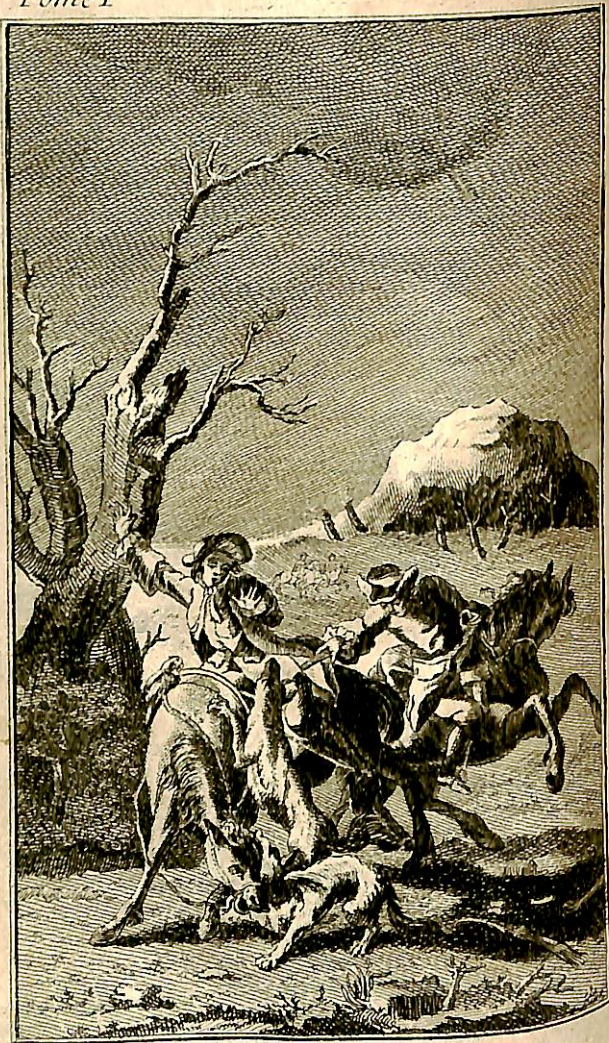
AVANTURES

SURMERVANTIS

DE

JOHNSON GRUBER

TO ME ACCORD



Vendredi tire d'un grand danger
le Guide de Robinson.

LA VIE ET LES AVENTURES

SURPRENANTES

DE

ROBINSON CRUSOE;

CONTENANT

Son retour dans son Isle, ses autres nouveaux
Voyages & ses Réflexions.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

TOME SECOND.

Nouvelle Édition, avec Figures.



A PARIS.

Chez **LAURENT PRAULT**, Quai des
Augustins, à la Source des Sciences.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



L A V I E
ET LES
A V E N T U R E S
D E
R O B I N S O N C R U S O Ê .

JE menois alors une vie beaucoup plus belle en elle-même , que je n'avois fait au commencement ; & cet accommodement avoit une influence égale sur l'esprit & sur le corps. Souvent lorsque j'étois assis pour prendre mon repas , je rendois mes très-humbles actions de grâces à la Divine Providence , & je l'admirois en même tems de m'avoir ainsi dressé une table au milieu du désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition qu'au mauvais ; à considérer ce dont je jouissois , plutôt que ce dont je manquois , & à trouver quelquefois dans

cette méthode une source de consolations secrètes , dont je ne puis exprimer la force par mes foibles paroles. C'est ce que j'ai été bien aise de remarquer ici , afin d'en graver l'image dans la mémoire de certains gens qui , toujours mécontents , n'ont point de goût pour savourer les biens que Dieu leur a accordés , parce qu'ils tournent leurs desirs vers des choses qu'il ne leur a pas départies. Enfin il me paroissoit que les déplaîsirs qui nous rongent au sujet de ce que nous n'avons pas , émanent tous du défaut de reconnoissance pour ce que nous avons.

Une autre réflexion qui m'étoit encore d'un grand usage , & qui sans doute ne le seroit pas moins à toute personne qui auroit le malheur de tomber dans un pareil cas que le mien , c'étoit de comparer ma condition présente à celle à laquelle je m'étois attendu dans le commencement , & dont j'aurois très-certainement subi toute la rigueur , si Dieu , par sa Providence admirable , n'eût procuré mon salut dans les suites de mon naufrage , en ordonnant que le Vaisseau fût porté si près de terre , que je pusse non-seulement aller à bord , mais encore en rapporter & débarquer quantité de choses qui m'étoient d'une grande utilité & d'un grand secours : sans quoi j'aurois manqué d'outils pour travailler , d'armes

pour me défendre , de poudre & de plomb pour aller à la chasse , & par ce moyen pourvoir à ma nourriture.

Je passois les heures , & quelquefois les jours entiers à me représenter avec les couleurs les plus vives la manière dont j'aurois agi si je n'eusse rien tiré du bâtiment ; comment je n'aurois pas seulement pu attraper quoi que ce soit pour ma nourriture , si ce n'est peut-être quelques poissons & quelques tortues ; & comme il se passa un longtems avant de découvrir aucune de ces dernières , il y a toute apparence que j'aurois péri sans faire cette découverte ; que si j'eusse subsisté , j'aurois vécu comme un véritable sauvage ; si j'eusse tué un bouc ou un oiseau par quelque nouveau stratagème , je n'aurois pas su comment écorcher le premier , ni comment éventrer l'un & l'autre ; en sorte qu'il m'auroit fallu employer & mes ongles & mes dents , à la façon des animaux de proie.

Ces réflexions me rendoient très-sensible à bonté de la Providence à mon égard ; & très-reconnoissant envers elle pour ma condition présente , quoique non exempte de peines & de misères. Je ne puis m'empêcher de recommander cet endroit de mon Histoire aux méditations de ceux qui , dans leur malheur , sont sujets à faire cette ex-

clamation : *Y a-t-il une affliction semblable à la mienne ?* Que ces gens-là , dis-je , considèrent combien pire est le sort de tant d'autres , & combien pire pourroit être le leur , si la Providence l'avoit jugé à propos.

Je faisois encore une autre réflexion , qui contribuoit beaucoup à fortifier mon esprit , & à remplir mon cœur d'espérances ; c'étoit le parallele de l'état où je me voyois , à ce que j'avois mérité , & à quoi par conséquent j'aurois dû m'attendre , comme à un juste salaire que j'aurois reçu de la main vengeresse de Dieu. J'avois mené une vie détestable , sans connoissance ni crainte de mon Créateur. Mes parens m'avoient donné de bonnes instructions ; ils n'avoient rien épargné dès ma plus tendre jeunesse pour insinuer dans mon ame des sentimens de Religion & de Christianisme , une sainte vénération pour tous mes devoirs , une connoissance parfaite de la fin à laquelle j'avois été destiné par l'Auteur de la Nature dans ma création. Mais pour mon malheur j'avois embrassé trop tôt la vie de Marinier , qui est de tous les états du monde celui où l'on a moins la crainte de Dieu en vue , quoiqu'on y ait plus de sujet de le craindre. Je dis donc que la mer & les Matelots que je fréquentai dès ma première jeunesse , les railleries profanes & im-

pies de mes commensaux , le mépris des dangers , lesquels j'affrontois de gaieté de cœur , la vue de la mort , avec laquelle je m'étois familiarisé par une longue habitude , l'éloignement de toute occasion , ou de converser avec d'autres personnes que celles de ma trempe , ou d'entendre dire quelque chose qui fût bon ou qui tendit au bien ; tant de choses , dis-je , compliquées ensemble , étoufferent en moi toute semence de Religion.

Je songeois si peu , soit à ce que j'étois actuellement , soit à ce que je devois être un jour , & mon endurcissement étoit tel , que dans les plus merveilleuses délivrances dont le Ciel me favorisoit , comme lorsque je m'échappai de Salé , lorsque je fus reçu en haute mer par le Capitaine Portugais dans son bord , lorsque je possédois une belle plantation dans le *Bresil* , lorsque je reçus ma cargaison d'Angleterre , & en plusieurs autres occasions , je ne rendis jamais à Dieu les actions de grâces que je lui devois. Dans mes plus grandes calamités je ne songeai jamais à l'invoquer. Je ne parlois de cet Être suprême que pour avilir son nom , que pour jurer , que pour blasphémer.

J'avois vécu en scélerat , dans l'iniquité & le crime , & néanmoins ma conservation étoit l'effet de la Providence. Dieu avoit

déployé à mon égard des bontés sans nombre : il m'avoit puni au-dessous de ce que mes iniquités méritoient , & avoit pourvu libéralement à ma subsistance. Toutes ces réflexions me donnerent lieu d'espérer que Dieu avoit accepté ma repentance , & que je n'avois pas encore épuisé les trésors infinis de sa miséricorde.

Elles me portèrent non-seulement à une entière résignation à la volonté de Dieu ; mais encore elles m'inspirèrent à son égard de vifs sentimens de reconnoissance. J'étois encore au nombre des vivans , je n'avois pas reçu la juste punition de mes crimes ; au contraire je jouissois de plusieurs avantages auxquels je n'aurois pas dû m'attendre ; ainsi je n'avois pas à me plaindre ni à murmurer davantage de ma condition ; j'avois tout lieu au contraire de me réjouir , & de remercier Dieu de ce que par une suite continue de prodiges j'avois du pain. Le miracle qu'il avoit opéré en faveur d'*Elie* , à qui les corbeaux apportent à manger , n'étoit pas aussi grand que celui qu'il avoit opéré à mon égard. Ma conservation n'étoit qu'une longue suite de miracles. Je considérois d'ailleurs qu'il n'y avoit peut-être aucun lieu dans tout le monde habitable où j'eusse pu vivre avec autant de douceur.

Il est vrai que j'étois privé de tout com-

merce avec les hommes ; mais aussi je n'avois rien à craindre, ni des loups , ni des tigres furieux , ni d'aucune bête féroce ou venimeuse , ni de la cruauté barbare des Cannibales. Mes jours étoient en sûreté à tous ces égards-là.

En un mot , si ma vie étoit d'un côté une vie de tristesse & d'affliction , il faut avouer de l'autre que j'y ressentis des effets bien sensibles de la Miséricorde Divine. Il ne me manquoit rien pour vivre avec douceur que d'avoir un sentiment vif & continu de la bonté de Dieu & de ses soins envers moi. Ces pensées, quand j'y réfléchissois, me consolent entièrement , & faisoient évanouir mon chagrin & ma mélancolie.

Il y avoit déjà long-tems, ainsi que j'ai dit ci-dessus , qu'il ne me restoit plus qu'un peu d'encre ; je tâchois de la conserver, en y mettant de l'eau de tems en tems ; mais enfin elle devint si pâle qu'à peine pouvois-je remarquer sa noirceur sur le papier. Tant qu'elle dura je marquai les jours où il m'étoit arrivé quelque chose de considérable. Il me souvient que ces jours extraordinaires tomboient presque tous sur les mêmes jours de l'année. Si j'avois eu quelque penchant superstitieux pour le sentiment qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux , je n'aurois pas manqué d'ap-

puyer mon opinion sur un concours sûr & certain.

Le même jour de l'année que je m'enfuis de chez mon pere , que j'arrivai à *Hull* & que je me fis Matelot , je fus pris par un Vaisseau de guerre de *Salé* & fait esclave.

Le même jour de l'année que j'échappai d'un naufrage dans la rade de *Yarmouth* , je me sauvai aussi de *Salé* dans un bateau.

Le même jour que je naquis , & qui étoit le 30 *Septembre* , 36 ans après , je fus miraculeusement sauvé , lorsque la tempête me jeta sur cette Ile. Ainsi ma vie dépravée & ma vie solitaire ont commencé par le même jour de l'année.

La premiere chose qui me manqua après l'encre , fut le pain , ou plutôt le biscuit que j'avois apporté du Vaisseau. Bien que je l'eusse ménagé avec la dernière frugalité , ne m'en étant accordé pendant l'espace d'une année qu'un petit gâteau par jour : cependant il me manqua tout-à-fait un an avant que je pusse faire du pain du bled que j'avois semé.

Mes habits commençoient aussi à dépérir. Il y avoit long-tems que je n'avois plus de linge , hors quelques chemises bigarrées que j'avois trouvées dans les coffres des matelots , & que je conservois autant qu'il m'étoit possible , parce que très-souvent je

ne pouvois supporter d'autre habit qu'une chemise. Ce fut un grand bonheur pour moi de ce que parmi les habits des Matelots j'en trouvai trois douzaines. Je sauvai aussi quelques surtouts grossiers ; mais ils me furent de peu d'usage , ils étoient trop chauds.

Quoique les chaleurs fussent si violentes que je n'avois aucun besoin d'habits , cependant quoique je fusse seul , je ne pus jamais me résoudre à aller nud. Je n'y avois aucune inclination , je n'en pouvois pas même supporter la pensée. D'ailleurs la chaleur du soleil m'étoit plus insupportable quand j'étois nud , que lorsque j'avois quelques habits sur moi. La chaleur me causoit souvent des vessies sur toute la peau ; au lieu que lorsque j'étois en chemise , l'air entrant par dessous , l'agitoit de façon que j'en étois deux fois plus au frais. De même , je ne pus jamais m'accoutumer à m'exposer au soleil sans avoir la tête couverte : le soleil dardoit ses rayons avec une telle violence , que lorsque j'étois sans chapeau , je ressentais à l'instant de grands maux de tête , mais qui me quittoient dès que je me couvrois.

L'expérience de toutes ces choses me fit songer à employer les haillons que j'avois , & que j'appellois des habits , à un usage conforme à l'état où j'étois. Toutes mes vestes étoient usées ; je m'appliquai donc

à faire une espece de robe des gros furtouts, & de quelques autres matériaux de cette nature que j'avois sauvés du naufrage. J'exerçois donc le métier de Tailleur, ou de Ravaudeur ; car mon travail étoit pitoyable, & je vins à bout après bien des peines de faire deux ou trois nouvelles vestes, des culottes ou des caleçons ; mais, comme j'ai dit, mon travail étoit massacré d'une étrange façon.

J'ai dit que j'avois conservé les peaux de toutes les bêtes que j'avois tuées, j'entends les bêtes à quatre pieds : mais comme je les avois étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches & si dures, que je ne pus les employer à aucun usage. Mais de celles dont je pûs me servir, j'en fis premièrement un grand bonnet en tournant le poil en dehors, afin de me mettre mieux à couvert de la pluie, & ensuite je m'en fabriquai un habit entier, je veux dire, une veste lâche & des culottes ouvertes ; car mes habits devoient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Au reste si j'entendois peu le métier de charpentier, j'entendois moins encore celui de Tailleur. Néanmoins ces habits me servirent très-bien : la pluie ne pouvoit pas les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de tems & bien des peines à faire un

parasol, J'en avois vu faire un dans le *Brésil*, où ils font d'un grand usage contre les chaleurs extraordinaires. Or comme le climat que j'habitois étoit tout aussi chaud, ou même davantage ; car j'étois plus près de l'Equateur ; comme d'ailleurs la nécessité m'obligeoit souvent de sortir par la pluie, je ne pouvois me passer d'une aussi grande commodité que celle-là. Ce travail me coûta infiniment ; il se passa bien du tems avant que je pusse faire quelque chose qui fût capable de me préserver de la pluie & des rayons du soleil ; encore cet ouvrage ne put-il me satisfaire, ni deux ou trois autres que je fis ensuite. Je pouvois bien les étendre, mais je ne pouvois pas les plier, ni les porter autrement que sur ma tête ; ce qui me causoit trop d'embarras. Enfin pourtant j'en fis un qui répondit assez à mes besoins : je le couvris de peaux en tournant le poil du côté d'en haut. J'y étois à l'abri de la pluie comme si j'eusse été sous un auvent, & je marchai par les chaleurs les plus brûlantes avec plus d'agrément que je ne faisois auparavant dans les jours les plus frais. Quand je n'en avois pas besoin, je le fermois & le portois sous mon bras.

Je vivois aussi avec beaucoup de douceur. Mon esprit étoit tranquille. Je m'é-

tois résigné à la volonté de Dieu. Je m'étois entièrement soumis aux ordres de la Providence. Je préférois cette vie à celle que j'aurois pû mener dans le commerce du monde ; car s'il m'arrivoit quelquefois de regretter la conversation des hommes , je me disois aussi-tôt : *Ne converses-tu pas avec toi-même ? & , pour parler ainsi , ne converses-tu pas avec Dieu lui-même par des ejaculations vers lui ? La société peut-elle te procurer d'aussi grands avantages ?*

Après avoir fini les ouvrages dont j'ai parlé , il ne m'est arrivé rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans. Je ménois le train de vie que j'ai ci-dessus représenté. Ma principale occupation , outre celle de semer mon orge & mon riz , d'acommoder mes raisins , & d'aller à la chasse , fut , pendant ces cinq années , celle de faire un canot. Je l'achevai , & en creusant un canal profond de six pieds & large de quatre , je l'amenai dans la Baye. Pour le premier qui étoit d'une prodigieuse grandeur , & que j'avois fait inconsidérément , je ne pus jamais ni le mettre à l'eau , ni faire un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser dans sa place , comme s'il eût dû me servir de leçon , afin d'être plus circonspect à l'avenir. Mais , comme on vient de voir ,

ce mauvais succès ne me rebuta point : je profitai de ma première inadvertence : & bien que l'arbre que j'avois coupé pour faire un second canot fût à un demi-mille de la mer , & qu'il étoit bien difficile d'y amener l'eau de si loin , cependant comme la chose n'étoit pas impraticable , je ne désespérai pas de la porter à son exécution. J'y travaillai pendant deux ans : je ne plaignois point mon travail , tant étoit grand l'espoir de me remettre en mer.

Voilà donc mon petit canot fini ; mais sa grandeur ne répondoit point au dessein que j'avois lorsque je commençai à y travailler : c'étoit de hasarder un voyage en terre-ferme , & qui auroit été de 40 milles. Je quittai donc mon travail ; je me résolus au moins de faire le tour de l'Isle. Je l'avois déjà traversée par terre , comme j'ai dit ; & les découvertes que j'avois faites alors me donnoient un violent desir de voir les autres parties de mes côtes. Je ne songeai donc plus qu'à mon voyage ; & afin d'agir avec plus de précaution , j'équipai mon canot le mieux qu'il me fat possible ; j'y fis un mât & une voile. J'en fis l'essai , & trouvant que mon canot feroit très-bien voile , je fis des boulines ou des layettes dans ses deux extrémités , afin d'y préserver mes provisions & mes munitions contre la pluie

& l'eau de la mer qui pourroit entrer dans le canot. J'y fis encore un grand trou pour mes armes, je le couvris du mieux que je pus, afin de le conserver sec.

Je plantai ensuite mon parasol à la poupe de mon canot pour m'y mettre à l'ombre. Je me promenois de tems en tems dans mon canot sur la mer; mais néanmoins sans m'écarter jamais de ma petite Baye. Enfin impatient de voir la circonférence de mon Royaume, je me résolus entierement à en faire le tour. J'avitaillai pour cet effet mon bateau. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge, (je devois plutôt les appeler des gâteaux,) un pot de terre plein de riz sec, dont j'usois beaucoup, une petite bouteille de rum, la moitié d'une chèvre, de la poudre & de la dragée pour en tuer d'autres; enfin deux des gros furtouts dont j'ai parlé ci-dessus, l'un pour me coucher dessus, & l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'étoit le six de Novembre, & l'an sixieme de mon regne ou de ma captivité, (vous l'appellerez comme il vous plaira,) que je m'embarquai pour ce voyage, qui fut plus long que je ne m'y étois attendu. L'Isle en elle-même n'étoit pas fort large; mais elle avoit à son Est un grand rebord de rochers qui s'étendoient deux lieues avant

dans la mer; les uns s'élevoient au-dessus de l'eau, & les autres étoient cachés: il y avoit outre cela au bout de ces rochers un grand fond de sable qui étoit à sec & avancé dans la mer d'une demi-lieue; tellement que pour doubler cette pointe, j'étois obligé d'aller bien avant dans la mer.

A la premiere vue de toutes ces difficultés j'allois renoncer à mon entreprise, fondé sur l'incertitude soit du grand chemin qu'il me faudroit faire, soit de la maniere dont je pourrois revenir sur mes pas. Je revirai même mon canot, & me mis à l'ancre: car j'ai oublié de dire que je m'en étois fait une d'une piece rompue d'un grappin que j'avois sauvée du Vaisseau.

Mon canot étant en sûreté, je pris mon fusil & je débarquai, puis je montai sur une petite éminence, d'où je découvris toute cette pointe & toute son étendue: ce qui me fit résoudre à continuer mon voyage.

Entr'autres observations néanmoins que je fis sur la mer de ces endroits, j'observai un furieux courant qui portoit à l'Est, & qui touchoit la pointe de bien près. Je l'étudia donc autant que je pus; car j'avois raison de craindre qu'il ne fût dangereux, & que, si j'y tombois, il ne me portât en pleine

mer, d'où j'aurois eu peine à regagner mon Isle. La vérité est que les choses seroient arrivées comme je le dis, si je n'eusse eu la précaution de monter sur cette petite éminence; car le même courant régnoit de l'autre côté de l'Isle, avec pourtant cette différence qu'il s'en écartoit de beaucoup plus loin. Je remarquai aussi qu'il y avoit une grande barre au rivage; d'où je conclus que je franchirois aisément toutes ces difficultés si j'évitois le premier courant; car j'étois sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce que le vent qui souffloit assez fort étoit à l'Est Sud-Est, & que d'ailleurs comme il portoit contre le courant, & qu'il causoit divers brisemens de mer sur la pointe, il n'étoit pas sûr pour moi, ni de me tenir trop au rivage, ni de m'écarter loin en mer; car alors je risquois de tomber dans le courant.

Mais au troisieme jour, le vent étant tombé, & la mer étant calme, je recommençai mon voyage. Que les Pilotes téméraires & ignorans profitent de ce qui m'est arrivé en cette rencontre. Je n'eus pas plus tôt atteint la pointe que je me trouvai dans une mer très-profonde, & dans un courant aussi violent que le pourroit être une écluse

de moulin. Jen'étois pourtant pas plus éloigné de terre que de la longueur de mon canot. Ce courant m'emporta moi & mon canot avec une telle violence, que je ne pus jamais retenir mon bateau auprès du rivage. Je me sentoís emporter loin de la barre qui étoit à gauche. Le grand calme qui régnoit ne me laissoit rien à espérer des vents, & toute ma manœuvre n'aboutissoit à rien. Je me considérai donc comme un homme mort; car je sçavois bien que l'Isle étoit entourée de deux courants, & que par conséquent à la distance de quelques lieues ils devoient se rejoindre. Je crus donc être irrévocablement perdu: je n'avois plus aucune espérance de vie, non que je craignisse d'être noyé, la mer étoit calme, mais je ne voyois pas que je pusse m'exempter de mourir de faim. Toutes mes provisions n'étoient qu'un de mes pots de terre plein d'eau fraîche, & une grande tortue; mais ces provisions ne pouvoient pasme suffire. Je prévoyois que ce courant me jetteroît en pleine mer, où je n'avois pas d'espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, rivage, Isle, ou Continent.

Qu'il est facile à la Providence, disois-je en moi-même, de changer la condition la plus triste en une autre. encore plus dé-

plorable ! Mon Isle me paroïssoit alors le lieu du monde le plus délicieux. Toute la félicité que je souhaitois étoit d'y rentrer.
 » Heureux désert , m'écriai-je , en y tournant la vue , heureux désert , je ne te verrai donc plus ! Que je suis misérable !
 » je ne sçais où je suis porté ! Malheureuse inquiétude ! tu m'as fait quitter ce séjour charmant , souvent tu m'as fait murmurer contre ma solitude ; mais maintenant que ne donnerois-je point pour m'en retourner ? » Telle est en effet notre nature ; nous ne sentons les avantages d'un état qu'en éprouvant les incommodités de quelque autre.

Nous ne connoissons le prix des choses que par leur privation. Personne ne concevra jamais la consternation où j'étois de me voir emporté de ma chere Isle dans la haute mer. J'en étois alors éloigné de deux lieues , & je n'avois plus d'espérance de la revoir. Je travaillois cependant avec beaucoup de vigueur ; je dirigeois mon canot vers le Nord autant qu'il m'étoit possible , c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avois remarqué une barre. Sur le midi , je crus sentir une bise qui me souffloit au visage , & qui venoit du Sud Sud-Est. J'en ressentis quelque joie ; & qui s'augmenta de beaucoup une demi-heure après , lorsqu'il

s'éleva un vent qui m'étoit très-favorable. J'étois alors à une distance prodigieuse de mon Isle. A peine pouvois-je la découvrir ; & si le tems eût été chargé , c'en étoit fait de moi : j'avois oublié mon compas de mer : Je ne pouvois donc la rattraper que par la vue. Mais le tems continuant au beau , je mis à la voile portant vers le Nord , & tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt mis à la voile que j'aperçus par la clarté de l'eau , qu'il alloit arriver quelque altération au courant. Car lorsqu'il étoit dans toute sa force , les eaux en étoient sales , & elles devenoient claires à mesure qu'il diminuoit. Je rencontrai à un demi-mille plus loin (c'étoit à l'Est ,) un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces rochers partageoient le courant en deux. La plus grande partie s'écouloit par le Sud , laissant les rochers au Nord-Est ; l'autre étant repoussée par les rocs , portoit avec force vers le Nord-Ouest.

Ceux qui ont éprouvé ce que c'est que recevoir sa grace dans le tems qu'on alloit les exécuter , ou d'être sauvés de la main des brigands qui alloient les égorger , sont les seuls capables de concevoir la joie que je ressentis alors. Il est difficile de comprendre l'empressement avec lequel je mis à la voile , & profitai du vent qui m'étoit

favorable & du courant de la barre dont j'ai parlé.

Ce courant me servit pendant une heure de tems; il portoit droit vers mon Isle, c'est-à-dire deux lieues plus au Nord que le courant qui m'en avoit auparavant éloigné. Ainsi, lorsque j'arrivai près de l'Isle j'étois à son Nord: je veux dire que j'étois dans la partie de l'Isle qui étoit opposée à celle d'où j'étois parti.

J'étois présentement entre deux courants, l'un du côté du Sud, c'est celui qui m'avoit emporté; & l'autre du côté du Nord, qui en étoit éloigné de la distance d'une lieue, & qui portoit d'un autre côté. La mer où j'étois étoit entièrement morte, ses eaux étoient tranquilles & ne se mouvoient nulle part. Mais profitant de la bise fraîche qui souffloit vers mon Isle, j'y fis voile & m'en approchai, quoiqu'avec plus de lenteur que lorsque j'étois aidé par le courant.

Il étoit alors quatre heures du soir, & j'étois éloigné d'une lieue de mon Isle, quand je trouvai la pointe des rochers qui causoient tout ce désastre. Ils s'étendoient au Sud, & comme ils y avoient formé ce furieux courant, ils y avoient aussi fait une barre qui portoit au Nord. Elle étoit forte, & ne me conduisoit pas directement à bord de mon Isle; mais profitant du vent, je traversai cette barre le moins oblique-

ment que je pus, & après une heure de tems j'arrivai à un mille du bord; l'eau y étoit tranquille, & peu de tems après je gagnai le rivage.

Dès que je fus abordé, me jettant à genoux, je remerciai Dieu pour ma délivrance, & résolu de ne plus courir les mêmes risques en vue de me sauver. Je me rafraîchis du mieux que je pus: je mis mon canot dans un petit caveau que j'avois remarqué sous des arbres, & las comme j'étois du travail & des fatigues de mon voyage, je m'endormis peu de tems après.

Etant éveillé, j'étois fort en peine comment je pourrois transporter mon canot dans la Baye qui étoit près de ma maison; de l'y conduire par mer, c'étoit trop risquer; je connoissois les dangers qu'il y avoit du côté de l'Est, & je n'osois me hasarder à prendre la route de l'Ouest: je résolus donc de côtoyer les rivages de l'Ouest; j'espérois d'y rencontrer quelque Baye pour y mettre mon canot, afin que je le pusse retrouver en cas de besoin. J'en trouvai une après avoir côtoyé l'espace d'une lieue; elle me paroissoit fort bonne, & alloit en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeoit. J'y mis mon canot: je ne pouvois pas souhaiter de meilleur Havre pour

ma Frégate. On auroit dit qu'il avoit été travaillé exprès pour la contenir.

Je m'occupai ensuite à reconnoître où j'étois : je vis que je n'étois pas éloigné de l'endroit où j'avois été lorsque je traversai mon Ile. Ainsi laissant toutes mes provisions dans le canot, hors le fusil & le parasol, car il faisoit fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir : j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avois faite autrefois. Tout y étoit dans le même état : je l'ai depuis toujours cultivée avec beaucoup de soin ; c'étoit, comme j'ai dit, ma maison de campagne.

Je sautai la haie & me couchai à l'ombre ; car j'étois d'une lassitude extraordinaire : je m'endormis d'abord. Lecteurs qui lirez cette Histoire, jugez quelle fut ma surprise de me voir réveiller par une voix qui m'appelloit à diverses fois par mon nom : *Robinson, Robinson, Robinson Crusoe, pauvre Robinson Crusoe, où avez-vous été ; Robinson Crusoe, où êtes-vous ; Robinson, Robinson Crusoe, où avez-vous été ?*

Comme j'avois ramé tout le matin & marché tout l'après-midi, j'étois tellement fatigué, que je ne m'éveillai pas entièrement. J'étois assoupi, moitié endormi & moitié éveillé, & croyois songer que quel-

qu'un me parloit. Mais la voix continuant de répéter *Robinson Crusoe, Robinson Crusoe*, je m'éveillai enfin tout-à-fait, mais tout épouvanté & dans la dernière consternation. Je me remis un peu néanmoins après avoir vu mon perroquet perché sur la haie : je connus d'abord que c'étoit lui qui m'avoit parlé ; car je l'avois ainsi instruit. Souvent il venoit se reposer sur mon doigt, & approchant son bec de mon visage, il se mettoit à crier : *Pauvre Robinson Crusoe, où êtes-vous, où avez-vous été, comment êtes-vous venu ici ?* & autres choses semblables.

Mais quoique je fusse certain que personne ne pouvoit m'avoir parlé, que mon perroquet, j'eus pourtant quelque peine à me remettre. » Comment, *disois-je*, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans tout autre ? Comme néanmoins il n'y avoit que lui qui pût m'avoir parlé, je quittai ces réflexions, & l'appellant par son nom, cet aimable oiseau vint se reposer sur mon pouce & me disoit, comme s'il eût été ravi de me revoir : *Pauvre Robinson Crusoe, où avez-vous été ?* &c. Je l'emportai ensuite au logis.

J'avois maintenant assez couru sur mer, & j'avois grand besoin de me reposer & de réfléchir sur les dangers par où j'avois passé.

J'aurois été ravi d'avoir mon canot dans la baye qui étoit près de ma maison : mais je ne voyois pas que cela fût possible. Je ne voulois plus me hasarder à faire le tour de l'Isle du côté de l'Est. A cette seule pensée mon cœur se resserroit , & mes veines devenoient toutes glacées. Pour l'autre côté de l'Isle je ne le connoissois point , mais j'avois tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé , y régnoit aussi bien que vers l'Est , & qu'ainsi je courrois risque d'y être précipité , & d'être emporté bien loin de mon Isle. Je me passai donc de canot , & me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs mois.

Dans cet état je vécus plus d'un an , dans une vie retirée, comme on peut bien se l'imaginer. J'étois tranquille par rapport à ma condition : je m'étois résigné aux ordres de la Providence , & , hors la société , il ne me manquoit rien pour être parfaitement heureux.

Durant cet intervalle de tems , je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques , auxquelles mes nécessités m'obligeoient , & particulièrement je conclus , vû le manque où j'étois de plusieurs outils , que j'avois des dispositions toutes particulières pour la charpenterie.

Je devins un excellent Maître Potier ;

j'avois inventé une roue admirable par laquelle je donnai à mes vaisseles , auparavant d'une étrange grossièreté , un tour & une forme très-commode. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe ; cette invention me causa une joie extraordinaire , & si je l'ose dire , une si grande vanité , que je n'en ai jamais senti de pareille dans toute ma vie. Bien qu'elle fût grossière & de la même couleur & de la même matière que mes autres ustensiles de terre , cependant elle tiroit la fumée , & servoit assez bien à mon plaisir. J'aimois à fumer , & dans la croyance qu'il n'y avoit point de tabac dans mon Isle , j'avois négligé de prendre avec moi les pipes qui étoient dans le Vaisseau.

Je fis aussi des progrès très-considérables dans la profession de Vanier ; je trouvai moyen de faire plusieurs corbeilles , qui , bien qu'elles fussent mal tournées, ne faisoient pas de m'être très-utiles. Elles étoient aisées à porter , & propres à y resserer plusieurs choses , & à en aller chercher d'autres. Si, par exemple, je tuois une chèvre , je la pendois à un arbre , je l'écorchois , l'accommodois , & la découpois , & ainsi l'apportoais au logis. J'en faisois de même à l'égard de la tortue ; je l'éventrois , en prerois les œufs & quelques morceaux de sa chair que j'apportoais au logis dans ma

corbeille , laissant tout l'inutile. De profondes corbeilles me servoient de greniers pour mon bled, que j'accumulois dès qu'il étoit sec.

Mapoudre commençoit à diminuer: si elle m'avoit manqué , j'étois tout-à-fait hors de pouvoir d'y suppléer de nouveau. Cette pensée me fit craindre pour l'avenir. Qu'aurois-je fait sans poudre? Comment aurois-je pu tuer des chèvres? Je nourrissois à la vérité une chevrette depuis huit ans : je l'avois apprivoisée dans l'espérance que j'attraperois peut-être quelque bouc ; mais je ne pus le faire que lorsque ma chevrette fut devenue une vieille chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer ; je la laissai mourir de vieillesse.

Mais étant dans l'onzième année de ma résidence , & mes provisions étant fort raccourcies, je commençai à songer aux moyens d'avoir les chèvres par adresse. Je souhaitois fort d'en attraper qui fussent en vie , & s'il étoit possible, d'avoir des chevrettes qui portassent.

Pour cet effet je tendis des filets , & je fus persuadé qu'il y en eut quelques-unes qui s'y prirent ; mais comme le fil en étoit très-foible , elles s'en échappèrent aisément. La vérité est que je trouvai toujours mes filets rompus & les amorces mangées :

je n'en pouvois pas faire de plus forts ; je manquois de fil d'archal.

J'essayai de les prendre par le moyen d'un trébuchet. Je fis donc plusieurs creux dans les endroits où elles avoient coutume de paître ; je couvris ces creux de claies , que je chargeai de beaucoup de terre , en y parsemant des épis de riz & de bled. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venoient manger mon grain , s'enfonçoient même dans le trébuchet ; mais ensuite elles trouvoient le moyen d'en sortir. Je m'avisai donc enfin de tendre une nuit trois trappes : je les allai visiter le lendemain matin , & je trouvai qu'elles étoient encore tendues , mais que les amorces en avoient été arrachées. Tout autre que moi se seroit rebuté ; mais au contraire je travaillai à perfectionner ma trappe ; & pour ne vous pas arrêter plus long-tems , mon cher Lecteur , je vous dirai qu'allant un matin pour visiter mes trappes, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire , & dans l'autre trois chevreaux , l'un mâle & les deux autres femelles.

Le vieux bouc étoit si farouche , que je n'en sçavois que faire. Je n'osois ni entrer dans son trébuchet , ni par conséquent l'emmener en vie ; ce que j'aurois néanmoins souhaité avec beaucoup d'ardeur. Il m'au-

roit été facile de le tuer ; mais cela ne répondoit point à mon but. Je le dégageai donc & le laissai dans une pleine liberté. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me revint pas dans l'esprit alors que par la faim on pouvoit apprivoiser même les lions : car autrement je l'aurois laissé dans son trébuchet , & là le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours , & lui apportant ensuite à boire , & un peu de bled , je l'aurois apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreux. Ces animaux sont fort dociles lorsqu'on leur donne leur nécessaire.

Pour les chevreux , je les tirai de leur fosse un à un ; & les attachant tous trois à un même cordon , je les amenai chez moi avec pourtant beaucoup de difficulté.

Il se passa quelque tems avant qu'ils voulussent manger ; mais enfin , tentés par le bon grain que je mettois devant eux , ils commencerent à manger & à s'apprivoiser. J'espérai pouvoir me nourrir de la chair de chèvre , quand même la poudre & la dragée me manqueroient. Selon toutes les apparences, dis-je , j'aurai dans la suite & autour de ma maison un troupeau de boucs à ma disposition.

Il me vint dans la pensée que je devrois enfermer mes chevreux dans un certain

espace de terrain , que j'entourerois d'une haie très-épaisse , afin qu'ils ne pussent pas se sauver , & que les chèvres sauvages ne pussent pas les approcher non plus ; car j'appréhendois que par ce mélange mes chevreux ne devinssent sauvages.

Le projet étoit grand pour un seul homme ; mais l'exécution en étoit d'une nécessité absolue. Je cherchai donc une piece de terre propre au pâturage , où il y eût de l'eau pour les abreuver , & de l'ombre pour les garantir des chaleurs extraordinaires du soleil.

Ceux qui entendent la maniere de faire cette espece d'enclos , me traiteront sans doute d'homme peu inventif , après qu'ils auront ouï qu'ayant trouvé un lieu tel que je le desirois , c'étoit un plaine de pâturage que deux ou trois petits filets d'eau traversoient , & qui d'un côté étoit toute ouverte , & de l'autre aboutissoit à de grands bois ; ils ne pourront, dis-je , s'empêcher de se jouer de ma grande prévoyance , quand je leur dirai que, selon mon plan, je devois faire une haie d'une circonférence au moins de deux milles. Le ridicule de ce plan n'étoit pas en ce que la haie étoit disproportionnée à son enclos ; mais en ce que faisant un enclos d'une si grande étendue , les chèvres y auroient pu devenir sauvages

presque ni plus ni moins que si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'Isle : & d'ailleurs je n'aurois jamais pû les attraper.

Ma haie étoit déjà avancée d'environ cinquante aunes , lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc le plan de mon enclos , & je résolus que sa longueur ne seroit que d'environ 120 aunes , & sa largeur d'environ 200. Cela me suffisoit ; cet espace étoit assez grand pour qu'un troupeau médiocre de boucs pût s'y maintenir. Que s'il devenoit fort grand , il m'étoit aisé d'étendre mon enclos.

Comme ce projet me paroissoit bien inventé , j'y travaillai avec beaucoup de vigueur : & pendant tout cet intervalle , je faisois paître mes chevreux auprès de moi , avec des entraves aux jambes , de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnois souvent des épis d'orge , & quelques poignées de riz. Ils les prenoient dans ma main , & de cette manière je les rendis tellement apprivoisés , que , lorsque mon enclos fut fini , & que je les eus débarrassés de leurs entraves , ils me suivoient par-tout bêlant pour quelques poignées d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an & demi , j'eus un troupeau de douze , tant boucs que chèvres & chevreux ; deux ans après j'en eus 43 , quoique j'en eusse tué plusieurs pour mon

usage. Je travaillai après cela à faire cinq nouveaux enclos , mais plus petits que le premier. J'y fis plusieurs petits parcs , pour y chasser les chèvres , afin de les prendre plus commodément ; & des portes , afin qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Ce ne fut qu'assez tard que je songeai à profiter du lait de mes chèvres. La première pensée que j'en eus , me causa un très-grand plaisir. Ainsi , sans balancer longtemps , je fis une laiterie. Mes chèvres me rendoient quelquefois huit ou dix pintes de lait par jour : je n'avois jamais trait ni vache , ni chèvre , & n'avois jamais vu faire le beurre , ni le fromage ; mais comme la Nature , en fournissant aux animaux tous les alimens qui leur sont nécessaires , leur dicte en même tems les moyens d'en faire usage , ainsi moi je vins à bout , après néanmoins biens des essais & plusieurs fausses tentatives , de faire du beurre & du fromage : & depuis je n'en ai jamais manqué.

Que la bonté de Dieu paroît bien visiblement , en ce qu'il tempere les conditions qui semblent les plus affreuses , par des marque toutes particulieres de son affection & de sa protection ! En combien de manieres ne peut-il pas adoucir l'état le plus fâcheux , & fournir à ceux-là même

qui sont dans les plus noirs cachots de puissans motifs pour lui rendre leurs plus sinceres actions de grâces ! Quelle apparence pour moi que dans ce désert, où je croyois périr de faim , j'y dussse trouver une table aussi abondante !

Il n'y a point de Stoïcien qui ne se fût diverti de me voir dîner avec toute ma famille. J'étois le Roi & le Seigneur de toute l'Isle : Maître absolu de tous mes Sujets, j'avois en ma puissance leur vie & leur mort. Je pouvois les pendre , les écarteler , les priver de leur liberté , & la leur rendre. Point de rebelles dans mes Etats.

Je dinois comme un Roi à la vue de toute ma Cour : mon Perroquet , comme s'il eût été mon Favori , avoit seul la permission de parler. Mon chien , qui alors étoit devenu vieux & chagrin , & qui n'avoit pas d'animaux de son espece pour la multiplier, étoit toujours assis à ma droite. Mes deux chats étoient l'un à un bout de la table , & l'autre à l'autre bout, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étoient pas les mêmes que ceux que j'apportai avec moi du Vaifseau : il y avoit long-tems qu'ils étoient morts & enterrés de mes propres mains. Mais l'un ayant fait des petits , de je ne

fais quelle espece d'animal , j'apprivoisai ces deux ; car les autres s'enfuirent dans les bois & devinrent sauvages. Ils s'étoient tellement multipliés , qu'ils me devinrent très-incommodes. Ils pilloient tout ce qu'ils pouvoient attraper de mes provisions ; je ne pus m'en défaire qu'en les tuant.

Je souhaitois fort d'avoir mon canot ; mais je ne pouvois me résoudre à m'exposer à de nouveaux hafards. Quelquefois je songeois aux moyens de l'amener, en côtoyant, dans ma Baye ; & d'autres fois je m'en consolais. Mais il me prit un jour une si violente envie de faire un voyage à la pointe de l'Isle où j'avois déjà été , & d'observer de nouveau les côtes en montant sur la petite colline dont j'ai parlé ci-dessus , que je ne pus résister à mon penchant. Je m'y acheminai donc. Si dans la Province d'*York* on rencontre un homme dans l'équipage où j'étois alors , ou l'on s'épouvanteroit , ou l'on feroit des éclats de rire extraordinaires. Formez-vous une idée de ma figure sur ce crayon abrégé que j'en vais faire.

Je portois un chapeau d'une hauteur effroyable , & sans forme , fait de peaux de chèvres. J'y avois attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc , qui me couvroit tout le col ; c'étoit afin de me préserver des chaleurs du soleil , & que la

pluie n'entrât pas sous mes habits ; car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avois une espece de robe courte , faite de même que mon chapeau , de peaux de chèvres. Les bords en descendoient justes sous mes genoux ; mes culottes étoient toutes ouvertes ; c'étoit la peau d'un vieux bouc. Le poil étoit d'une longueur si extraordinaire , qu'il descendoit , tout comme font les Pantalons , jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avois ni bas ni souliers ; mais je m'étois fait pour mes jambes une paire de je ne sçais quoi , qui ressembloit néanmoins assez à des bottines : je les attachois comme on fait les guêtres. Elles étoient de même que tous mes autres habits , d'une forme étrange & barbare.

J'avois un ceinturon fait de la même étoffe que mes habits. Au lieu d'une épée & d'un fabre , je portois une scie & une hache , l'une d'un côté , & l'autre de l'autre. Je portois un autre ceinturon , mais qui n'étoit pas aussi large ; il pendoit par-dessus mon col ; & à son extrémité qui étoit sous le bras gauche , pendoient deux poches faites de la même matiere que le reste ; dans l'une je mettois ma poudre , & dans l'autre ma dragée. Sur mon dos je portois une corbeille , sur mes épaules un fusil , & sur ma tête un parasol assez grosse-

ment travaillé ; mais qui , après mon fusil , étoit ce dont j'avois plus de besoin.

Pour mon visage, il n'étoit pas aussi brûlé qu'on l'auroit pû croire d'un homme qui n'en prenoit aucun soin , & qui n'étoit éloigné de la ligne équinoxiale que de huit à neuf degrés. Pour ma barbe, je l'avois une fois laissé croître jusques à la longueur d'un quart d'aune ; mais comme j'avois des ciseaux & des rasoirs , je me la coupois ordinairement d'assez près , hors celle qui me croissoit sur la lèvre inférieure. Je m'étois fait un plaisir d'en faire une moustache à la Mahométane , & telle que la portoient les Turcs que j'avois vus à *Salé* ; car les Maures n'en portent point. Je ne dirai pas ici que mes moustaches étoient si longues que j'y aurois pu pendre mon chapeau : mais j'ose bien dire qu'elles étoient d'une longueur & d'une conformation si monstrueuse , qu'en Angleterre elles auroient paru effroyables.

Mais ceci soit dit en passant. Je reviens au récit de mon voyage : j'y employai cinq ou six jours , marchant d'abord le long des côtes , droit vers le lieu où j'avois mis autrefois mon canot à l'ancre. De-là je découvris bien aisément la colline où j'avois fait mes observations. J'y montai , & quel ne fut pas mon étonnement , de voir la mer

calme & tranquille ! Point de mouvement impétueux , point de courant , non plus que dans ma petite Baye.

Je donnai la torture à mon esprit , afin de pénétrer les raisons de ce changement. Je me résolus à observer la mer pendant quelque tems ; car je conjecturois que le furieux courant dont j'ai parlé , n'avoit d'autre cause que le reflux de la marée. Je ne fus pas long-tems sans être au fait de cette étrange mutation de la mer : car je vis , à n'en pouvoir pas douter , que le reflux de la marée , partant de l'Ouest , & se joignant au cours de quelque riviere , étoit la cause du courant qui m'avoit emporté avec tant de violence. Et , selon que les vents de l'Ouest & du Nord étoient plus ou moins violens , le courant , aussi élevé , s'étendoit jusques sur l'Isle , ou se perdoit à une moindre distance dans la mer. Il étoit avant midi lorsque je faisois toutes ces observations ; mais celles que je fis le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant tout de même que je l'avois vu autrefois , avec cette différence pourtant , qu'il ne portoit pas directement à mon Isle ; il s'en éloignoit d'une demi-lieue.

De toutes ces observations je conclus , qu'en remarquant le tems du flux & du reflux de la marée , il me seroit très-aisé d'amener

mener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causoit une frayeur si extraordinaire , que je n'osai jamais porter ce projet à son exécution. J'aimai mieux prendre une autre résolution , qui étoit plus sûre , quoique plus laborieuse ; c'étoit de faire un autre canot. Ainsi j'en aurois eu deux , l'un pour ce côté de l'Isle , & l'autre pour l'autre côté.

J'avois donc à présent deux plantations , s'il est permis de m'exprimer ainsi. L'une étoit ma tente ou ma petite forteresse , entourée de sa palissade & creusée dans le roc : j'y avois plusieurs chambres. Celle qui étoit la moins humide & la plus grande , & qui avoit une porte pour sortir hors de la palissade , j'y tenois les grands pots de terre dont j'ai fait ci-dessus la description , & 14 ou 15 grandes corbeilles dont chacune contenoit cinq ou six boisseaux. Dans ces corbeilles je mettois mes provisions & particulièrement mes grains ; les uns encore dans leurs épis , & les autres tout nus , les ayant froissés hors de leurs épis avec les mains.

Les pieux de ma palissade étoient devenus de grands arbres , & tellement touffus , qu'il étoit comme impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre aucune espece de lieu habité.

Tout auprès , mais dans un lieu moins élevé , j'avois comme une petite terre pour y semer mes grains. Et comme je la tenois toujours fort bien cultivée , j'en tirois chaque année une abondante récolte. S'il y avoit eu de la nécessité pour moi d'avoir plus de grains , j'aurois pu l'aggrandir sans beaucoup de peine.

Outre cette plantation , j'en avois une autre assez considérable ; je l'appellois ma maison de campagne. J'y avois un petit berceau , que j'entretenois avec beaucoup de soin , c'est-à-dire , que j'émondois la haie qui fermoit ma plantation , de manière qu'elle n'excédât pas sa hauteur ordinaire. Les arbres qui au commencement n'étoient que des pieux , mais qui étoient devenus hauts & fermes , je les cultivois de façon qu'ils pussent étendre leurs branches , devenir touffus , & par-là jeter un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit , j'avois ma tente. C'étoit une pièce d'une voile que j'avois étendue sur des perches. Sous cette tente je plaçai un lit de repos , ou une petite couche faite de la peau des bêtes que j'avois tuées , & d'autres choses molles. Une couverture de lit que j'avois sauvée du naufrage & un gros surtout servaient à me couvrir. Voilà quelle étoit ma maison de campagne où je me retirois lors-

que mes affaires ne me retenoient point dans ma Capitale.

À côté , & tout aux environs de mon berceau , étoient les pâturages de mon bétail , c'est-à-dire , de mes chèvres : & comme j'avois pris des peines inconcevables à partager ces pâturages en divers enclos , j'étois aussi fort soigneux d'en préserver les haies. Je portai même mon travail sur cet article jusqu'à planter tout autour de mes haies de petits pieux en très-grand nombre & fort serrés. C'étoit une palissade plutôt qu'une haie. On n'y pouvoit pas fourrer la main ; & dans la suite ces pieux ayant pris racine , & étant crus , comme ils firent par le premier tems pluvieux , rendirent mes haies aussi fortes & même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux témoignoiient bien que je n'étois pas paresseux , & que je n'éparagnois ni soins ni peines pour me procurer de quoi vivre avec quelque aisance. « Le trou-
» peau de boucs , disois-je en moi-même ,
» est pour toute ma vie , fût-elle de qua-
» rante années , un magasin vivant de vian-
» de , de lait , de beurre & de fromage.
» Je ne dois donc rien négliger pour ne pas
» les perdre.

Mes vignes étoient aussi dans ces quartiers : j'en tirois des provisions de raisins

pour tout l'hyver. Je les ménageois avec toute la précaution possible. C'étoient mes mets les plus délicieux. Ils me servoient de médecine, de nourriture & de rafraîchissemens.

D'ailleurs cet endroit étoit justement à mi-chemin de ma forteresse & de la Baye où j'avois mis mon canot. Lorsque j'allois le visiter, je m'arrêtois ici, & y couchois une nuit. J'ai toujours eu grand soin de mon canot : je prenois beaucoup de plaisir à me promener sur la mer ; mais ce n'étoit que sur ses bords. Je n'osois m'en éloigner tout au plus que de deux jets de pierre. J'appréhendois que le vent, quelque courant, ou quelque autre hasard ne m'emportât bien loin de mon Isle. Mais me voici insensiblement arrivé à une condition de vie bien différente que celle que j'ai dépeinte jusqu'ici.

Un jour, comme j'allois à mon canot, je découvris très-distinctement sur le sable les marques d'un pied nud d'homme. Je n'eus jamais une plus grande frayeur ; je m'arrêtai tout court, comme si j'eusse été frappé de la foudre, ou comme si j'eusse eu quelque apparition. Je me mis aux écoutes, je regardai tout autour de moi ; mais je ne vis rien & je n'entendis rien ; je montai sur

une petite éminence pour étendre ma vue ; j'en descendis & j'allai au rivage ; mais je n'aperçus rien de nouveau, aucun autre vestige d'homme que celui dont j'ai parlé. J'y retournai, dans l'espérance que ma crainte n'étoit peut-être qu'une imagination sans fondement ; mais je revis les mêmes marques d'un pied nud, les orteils, le talon & tous les autres indices d'un pied d'homme. Je ne sçavois qu'en conjecturer : je m'enfuis à ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas, & prenant tous les buissons que je rencontrois pour des hommes. Il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée trouve dans tous les objets. Combien d'idées folles & de pensées bizarres ne m'est-il pas venu dans l'esprit, pendant que je m'enfuyois à ma forteresse !

Je n'y fus pas plutôt arrivé que je m'y jetai comme un homme qu'on poursuit. Il ne me souvient pas si j'y entrai ou par l'échelle, ou par le trou qui étoit dans le roc, & que j'appellois une porte. J'étois trop effrayé pour en garder le souvenir. Jamais lapin ni renard ne se terra avec plus de frayeur que je me sauvai dans mon château ; car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit : à mesure que je m'éloignois de la cause de ma frayeur , mes craintes s'augmentoient aussi : bien opposé à cet égard à ce qui arrive ordinairement à tous les animaux qui ont peur. Mais mes idées effrayantes me trou- bloient tellement , que bien qu'éloigné de l'endroit où j'avois pris cette crainte , mon imagination ne me représentoit rien qui ne fût triste & affreux. Je m'imaginai quelquefois que c'étoit le *diable* : j'en avois cette raison ; qu'il étoit impossible pour un homme d'être venu dans cet en- droit. Où étoit le Vaisseau qui l'avoit ame- né ? Y avoit-il quelqu'autre marque d'au- cun pied d'homme dans toute l'Isle ? Mais cependant , dis-je , quelle apparence que *Satan* se revête dans cette Isle d'une figure humaine ? Quel pourroit être en cela son but ? Pourquoi laisser une marque de son pied ? Etoit-il sûr que je le rencontrais ? Le *diable* n'avoit-il pas d'autres moyens de m'effrayer ? Je vivois dans l'autre quartier de l'Isle , & s'il eût eu le dessein de me donner de la terreur , il n'auroit pas été si simple que de laisser des vestiges si équi- voques dans un lieu où il y avoit dix mille contre un , que je ne le verrois pas ; dans un lieu qui, fabloneux, ne pouvoit pas con- server long-tems ces marques qui y étoient

imprimées. En un mot , la conjecture que *Satan* avoit fait cette marque , ne pouvoit pass'accorder avec les idées que nous avons de sa subtilité & de son adresse.

Toutes ces preuves étoient plus que suf- fisantes pour détourner mon esprit de la crainte du *diable*, & pour me faire conclure que des êtres encore plus dangereux étoient la cause de ce que je venois d'appercevoir : je m'imaginai que ce ne pouvoit être que des Sauvages du Continent , qui ayant mis en mer avec leurs canots , avoient été por- tés dans l'Isle par les vents contraires , ou par les courans & qui avoient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert , que j'en avois de les y voir.

Pendant que ces réflexions rouloient dans mon esprit , je rendois grâces au Ciel de ce que je n'avois pas été alors dans cet endroit de l'Isle, & de ce qu'ils n'avoient pas remar- qué ma chaloupe, dont ils auroient certai- nement conclu , que l'Isle étoit habitée ; ce qui les auroit pû porter à me chercher & à me découvrir.

Dans certains momens je m'imaginai que ma chaloupe avoit été trouvée , & cette pensée m'agitoit de la manière la plus cruelle ; je m'attendois à les voir revenir en plus grand nombre , & je craignois que quand même je pourrois me dérober à leur

barbarie, ils ne trouvaient mon enclos, ne détruisaient mon bled, n'emmenaient mon troupeau, & ne me forçaient à mourir de disette.

C'est alors que mes appréhensions bannirent de mon cœur toute ma confiance en Dieu, fondée sur l'expérience merveilleuse que j'avois faite de ses bontés pour moi; comme si celui qui jusqu'à ce jour m'avoit nourri par une espèce de miracle, manquoit de pouvoir pour me conserver les choses que j'avois reçues de ses mains paternelles. Dans cette situation, je me reprochois la paresse de n'avoir semé qu'autant de grain qu'il m'en falloit jusqu'à la saison nouvelle, & je trouvois ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à périr de faim, quelque accident qui pût m'arriver.

De combien de sources secrètes opposées les unes aux autres, les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions? Nous haïssons le soir ce que nous avions chéri hier: nous désirons un objet avec passion, & quelques momens après nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étois alors un triste & vil exemple de cette vérité. Autrefois je m'affigeois mortellement de me voir entouré du vaste

Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine; je me regardois comme un homme que le Ciel trouvoit indigne d'être au nombre des vivans, & de tenir le moindre rang parmi les Créatures. La seule vue d'un homme m'auroit paru une espèce de résurrection, & la plus grande grace, après le salut, que je pusse obtenir de la bonté divine. A présent je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce; l'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges me cause les plus mortelles frayeurs.

Telles sont les vicissitudes de la vie humaine; source féconde de réflexions pour moi, lorsque je me trouve dans une assiette plus calme.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je considérai que ma triste situation étoit l'effet d'une Providence infiniment bonne, infiniment sage; qu'incapable d'un côté de pénétrer dans les vues de la Sagesse suprême à mon égard, je commettois de l'autre la plus haute injustice, en prétendant me soustraire à la Souveraineté d'un Être, qui, comme mon Créateur, a un droit absolu de disposer de mon sort, & qui, comme mon Juge, est le maître de punir comme il le trouve à propos; puisque je m'étois attiré son indignation par mes

péchés , c'étoit à moi à plier sous ses châtimens. Je songeois que Dieu, aussi puissant que juste , ayant trouvé bon de m'affliger , avoit le pouvoir de me tirer de mes malheurs ; & que s'il continuoit à appesantir sa main sur moi , j'étois obligé à attendre dans une résignation parfaite , les directions de sa Providence , en continuant d'espérer en lui , & de lui adresser mes prières.

Ces réflexions m'occupèrent des heures, des jours, & même des semaines & des mois, & je ne sçauois m'empêcher d'en rapporter une particularité qui me frappa beaucoup. Un matin étant dans dans mon lit , inquiété par mille pensées touchant le danger que j'avois à craindre des Sauvages du Continent , je me trouvai dans l'accablement le plus triste , quand tout-d'un-coup ce Passage me vint dans l'esprit : *Invoque-moi au jour de ta détresse , & je t'en délivrerai , & tu me glorifieras.*

Là-dessus je me leve , non-seulement rempli d'un nouveau courage , mais encore porté à demander à Dieu ma délivrance par les plus ferventes prières ; quand elles furent finies , je pris la Bible , & en l'ouvrant , les premiers paroles qui frappèrent mes yeux étoient celles-ci : *Attends-toi au Seigneur , & aies bon courage , & il*

fortifiera ton cœur ; attends-toi, dis-je, au Seigneur. La consolation que j'en tirai est inexprimable. Elle remplit mon ame de reconnoissance pour la Divinité , & dissipa absolument mes frayeurs.

Parmi ce flux & reflux de pensées & d'inquiétudes , je me mis dans l'esprit un jour que le sujet de ma crainte n'étoit peut-être qu'une chimère , & que le vestige que j'avois remarqué pourroit bien être la marque de mon propre pied. Peut-être , dis-je , en sortant de ma chaloupe ai-je pris le même chemin qu'en y rentrant ; mes propres vestiges m'ont effrayé , & j'ai joué le rôle de ces fous qui font des histoires de Spectres & d'apparitions , & qui ensuite sont plus allarmés de leurs fables que ceux devant qui ils les débitent.

Là-dessus je repris courage , & je sortis de ma retraite pour aller fureter par-tout à mon ordinaire : je n'étois pas sorti de mon château pendant trois jours & autant de nuits , & j'é commençois à languir de faim , n'ayant rien chez moi que quelques biscuits & de l'eau ; je songeai d'ailleurs que mes chèvres avoient grand besoin d'être traites , ce qui étoit d'ordinaire mon amusement du soir. Je n'avois pas tort d'en être en peine ; les pauvres animaux avoient beaucoup souffert , plusieurs en étoient gâtés absolu-

ment, & le lait de la plupart étoit déféché.

Encouragé donc par la pensée que je n'avois eu peur que de ma propre ombre, je fus à ma maison de campagne pour traire mon troupeau ; mais on m'auroit pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience, à voir avec quelle crainte je marchois, combien de fois je regardois derrière moi, à me voir de tems en tems poser à terre mon seau à lait, & courir comme s'il s'agissoit de me sauver la vie.

Cependant y ayant été de cette manière-là pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, & je me confirmai dans le sentiment que j'avois été la dupe de mon imagination ; je ne pouvois pas pourtant en être pleinement convaincu avant que de me transporter sur les lieux, & de mesurer le vestige qui m'avoit donné tant d'inquiétude. Dès que je fus dans l'endroit en question, je vis évidemment qu'il n'étoit pas possible que je fusse sorti de ma barque près de-là : qui plus est, je trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui remplit mon cœur de nouvelles agitations, & mon cerveau de nouvelles vapeurs : un frisson me saisit comme si j'avois eu la fièvre, & je m'en retournai chez moi, persuadé que des hommes étoient descendus

sur ce rivage, ou bien que l'Isle étoit habitée, & que je courois risque d'y être attaqué à l'improviste, sans sçavoir de quelle manière me précautionner.

Dans quelles bisarrés résolutions les hommes ne donnent-ils pas, quand ils sont agités par la crainte ? Cette passion les détourne de se servir des moyens que la raison même leur offre pour les secourir. Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, & d'aller chercher dans un autre coin de l'Isle des commodités pareilles à celles que je voulois sacrifier à ma conservation. Je résolus encore de renverser ma maison de campagne & ma hutte, & de bouleverser mes deux terres couvertes de bled, afin d'ôter aux Sauvages jusqu'aux moindres soupçons capables de les animer à la découverte des Habitans de l'Isle.

C'étoit-là le sujet de mes réflexions pendant la nuit suivante, quand les frayeurs qui avoient saisi mon ame étoient encore dans toute leur force. C'est ainsi que la peur du danger est mille fois plus effrayante que le danger lui-même, quand on le considère de près ; c'est ainsi que l'inquiétude que cause un mal éloigné, est souvent plus insupportable que le mal même.

Ce qu'il y avoit de plus affreux dans ma situation , c'est que je ne tirai aucun secours de la résignation qui m'avoit été autrefois si familière. Je me considérai comme un autre *Saül* , qui se plaignoit non-seulement que les Philistins étoient sur lui , mais encore que Dieu l'avoit abandonné : je ne songeois point à me servir des véritables moyens de me tranquilliser , en criant à Dieu dans les inquiétudes , & en me reposant sur sa Providence , comme j'avois fait autrefois. Si j'avois pris cette même route , je me serois roidi avec plus de fermeté contre mes nouvelles appréhensions , & je m'en serois débarrassé avec une résolution plus grande.

Cette confusion de pensées me tint éveillé pendant toute la nuit ; mais à l'approche du jour je m'endormis , & la fatigue de mon ame , & l'épuisement de mes esprits , me procurèrent un sommeil très-profond. Quand je me réveillai , je me trouvai beaucoup plus tranquille , & je commençai à raisonner sur mon état d'une manière calme. Après un long plaidoyer avec moi-même , je conclus qu'une Isle si agréable , si fertile , si voisine du Continent , ne devoit pas être tellement abandonnée que j'avois cru : qu'à la vérité il n'y avoit point d'Habitans fixe ; mais qu'apparemment on y venoit quelque-

fois avec des chaloupes , ou de propos délibéré , ou par la force des vents contraires. De l'expérience de quinze années , dans lesquelles j'avois toujours vécu , & n'avois pas aperçu seulement l'ombre d'une créature humaine , je croyois pouvoir inférer que si de tems en tems les gens du Continent étoient forcés d'y prendre terre , ils se rembarquoient dès qu'ils pouvoient , puisque jusqu'ici ils n'avoient pas trouvé à propos de s'y établir. Je vis parfaitement bien que tout ce que j'avois à craindre , c'étoient ces descentes accidentelles , contre lesquelles la prudence vouloit que je cherchasse une retraite sûre.

Je commençai alors à me repentir d'avoir percé ma caverne si avant , & de lui avoir donné une sortie dans l'endroit où ma fortification joignoit le rocher. Pour remédier à cet inconvénient , je résolus de me faire un second retranchement dans la même figure d'un demi-cercle , à quelque distance de mon rempart , justement là où douze ans avant j'avois planté une double rangée d'arbres. Je les avois mis si ferrés , qu'il ne me falloit qu'un petit nombre de palissades entre deux pour en faire une fortification suffisante.

De cette manière j'étois retranché dans deux remparts : celui de dehors étoit rem-

barré de pieces de bois , de vieux cables , & de tout ce que j'avois jugé propre à le renforcer , & je le rendis épais de plus de dix pieds à force d'y apporter de la terre , & de lui donner de la consistance en marchant dessus. J'y fis cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras , dans lesquelles je mis les cinq mousquets que j'avois tirés du Vaisseau , comme j'ai dit auparavant , & je les plaçai en guise de canons sur des especes d'affûts , de telle maniere que je pouvois faire feu de toute mon artillerie en deux minutes de tems : je me fatiguai pendant plusieurs mois à mettre ce retranchement dans sa perfection ; je n'eus point de repos avant que de le voir finir.

Cet ouvrage étant achevé , je remplis un grand espace de terre hors du rempart de rejettons d'un bois semblable à de l'osier , propre à s'affermir & à croître de tems en tems ; je crois que j'en fichai dans la terre , en une seule année , plus de vingt mille , de maniere que je laissois un vuide assez grand entre ces bois & mon rempart , afin de pouvoir découvrir l'ennemi , & qu'il ne pût me dresser des embuscades au milieu de ces jeunes arbres.

Deux ans après ils formoient déjà un bocage épais ; & dans six ans , j'avois devant ma demeure une forêt d'une telle

épaisseur & d'une si grande force , qu'elle étoit absolument impénétrable , & qu'ame qui vive ne se feroit mis dans l'esprit qu'elle cachât l'habitation d'une créature humaine.

Comme je n'avois point laissé d'avenue à mon château , je me ferois pour y entrer & pour en sortir de deux échelles ; avec la premiere je montois jusqu'à un endroit du roc , où il y avoit place pour poser la seconde , & quand je les avois retirées l'une & l'autre , il n'étoit pas possible à ame vivante de venir à moi , sans courir les plus grands dangers. D'ailleurs quand quelqu'un auroit eu assez de bonheur pour descendre du roc , il se feroit encore trouvé au-delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que je pris pour ma conservation toutes les mesures que la prudence humaine étoit capable de me suggérer , & l'on verra bientôt que ces précautions n'étoient pas absolument inutiles , quoique ce ne fût alors qu'une crainte vague qui me les inspirât.

Pendant ces occupations je ne laissois pas d'avoir l'œil sur mes autres affaires , je m'intéressois sur-tout à mon petit troupeau de chèvres , qui commençoit non-seulement à être d'une grande ressource pour moi dans les occasions présentes , mais qui , pour l'a-

venir , me faisoit espérer l'épargne de mon plomb , de ma poudre , & de mes fatigues , que sans elles j'aurois dû employer dans la chasse des chèvres sauvages. J'aurois été au désespoir de perdre un avantage si considérable , & d'être obligé à la peine d'assembler & d'élever un troupeau nouveau.

Après une mûre délibération , je ne trouvai que deux moyens de les mettre hors d'insulte. Le premier étoit de creuser une autre caverne sous terre , & de les y faire entrer toutes les nuits ; & la seconde , de faire deux ou trois autres petits enclos , éloignés les uns des autres , & les plus cachés qu'il fût possible , dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chèvres , afin que si quelque désastre arrivoit au troupeau en général , je pusse le remettre sur pied en peu de tems & avec peu de peine : quoique ce dernier parti demandât beaucoup de fatigue & de tems , il me parut le plus raisonnable.

Pour exécuter ce dessein , je me mis à parcourir tous les recoins de l'Isle , & je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je le souhaitois. C'étoit une piece de terre unie au beau milieu des bois les plus épais , où , comme j'ai dit , j'avois failli à me perdre un jour en revenant de la partie Orientale de l'Isle. C'étoit déjà une es-

pece d'enclos dont la Nature avoit presque fait tous les frais , & qui par conséquent n'exigeoit pas un travail si rude que celui que j'avois employé à mes autres enclos.

Je mis aussi-tôt la main à l'œuvre , & en moins d'un mois j'avois si bien aidé la Nature , que mes chèvres , qui étoient passablement bien apprivoisées , pouvoient être en sûreté dans cet asyle. J'y conduisis d'abord deux femelles & deux mâles ; après quoi je me mis à perfectionner mon ouvrage à loisir.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail , & il y avoit déjà deux ans que je vivois dans ces tranfes mortelles , qui répandoient une grande amertume sur ma vie , comme s'imagineront sans peine tous ceux qui savent ce que c'est que d'être engagé perpétuellement dans les pièges d'une terreur panique. Je dois remarquer ici avec douleur que les troubles de mon esprit dérangoient extrêmement ma piété ; car la crainte de tomber entre les mains des Anthropophages , occupoit tellement mon imagination , que je me trouvois rarement en état de m'adresser à mon Créateur avec ce calme & cette résignation qui m'avoit été autrefois ordinaire. Je ne priois Dieu qu'avec l'accablement d'un homme environné de dangers , & qui doit

s'attendre chaque soir à être mis en pieces, & mangé avant la fin de la nuit ; & ma propre expérience m'oblige d'avouer qu'un cœur rempli de tranquillité, d'amour & de reconnoissance pour son Créateur, est beaucoup plus propre à cet exercice de piété, qu'une ame faïtie & troublée par de continuelles appréhensions. A mon avis, le dérangement d'esprit causé par la crainte d'un malheur prochain, nous rend aussi incapables de former une bonne priere, qu'une maladie qui nous atterre dans un lit de mort nous rend peu disposés à une véritable repentance.

La priere est un acte de l'esprit, & un esprit malade doit avoir bien de la peine à s'en acquitter comme il faut.

Après avoir mis de cette maniere en sûreté une partie de ma provision vivante, je parcourus toute l'Isle pour chercher un second lieu propre à recevoir un pareil dépôt. Un jour m'avancant davantage vers la pointe occidentale de l'Isle, que je n'avois encore fait, je crus voir d'une hauteur où j'étois une chaloupe bien avant dans la mer : j'avois trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres que j'avois sauvés du Vaisseau ; mais par malheur je n'en avois pas alors sur moi, & je ne pus pas distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué

mes yeux à force de les y fixer. Ainsi je restai dans l'incertitude si c'étoit une chaloupe ou non, & je pris la résolution de ne plus sortir jamais sans une de mes lunettes.

Etant descendu de la colline, & me trouvant dans un endroit où je n'avois pas été auparavant, je fus pleinement convaincu qu'un vestige d'homme n'étoit pas une chose fort rare dans mon Isle, & que si une Providence particuliere ne m'avoit jetté du côté où les Sauvages ne venoient jamais, j'aurois sçu qu'il étoit très-ordinaire aux *Cannots* du Continent de chercher une rade dans cette Isle, quand ils se trouvoient par hasard trop avant dans la haute mer. J'aurois appris encore qu'après quelque combat naval, les Vainqueurs menoient leurs prisonniers sur mon rivage pour les tuer & pour les manger en vrais Cannibales comme ils étoient.

Ce qui m'instruisit de ce que je viens de dire, étoit un spectacle que je vis alors sur le rivage du côté du Sud-Ouest ; spectacle qui me remplit d'étonnement & d'horreur. J'aperçus la terre parsemée de crânes, de mains, de pieds & d'autres ossemens d'hommes : j'observai près de-là les restes d'un feu, & un banc creusé dans la terre en forme de cercle, où sans doute ces abominables Sauvages s'étoient placés pour faire leur affreux festin.

Cette cruelle vue suspendit pour quelque tems les idées de mes propres dangers; toutes mes appréhensions étoient étouffées par les impressions que me donnoit cette brutalité infernale. J'en avois entendu parler souvent, & cependant la vue m'en choqua tout comme si la chose ne m'étoit jamais entrée dans l'imagination: je détournai mes yeux de ces horreurs, je sentoisi de cruelles pensées, & je serois tombé en foiblesse si la nature ne m'avoit soulagé par un vomissement très-violent: quoique revenu à moi-même, je ne pus me résoudre à rester dans cet endroit, & je tournai mes pas du côté de ma demeure.

Quand je fus éloigné de ce lieu horrible, je m'arrêtai tout court comme un homme frappé de la foudre, & quand j'eus repris mes sens j'élevai mes yeux au Ciel, & le cœur attendri, les yeux pleins de larmes, je rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'avoit fait naître dans une partie du monde éloignée d'un si abominable peuple; je le remerciai de ce que dans ma condition que j'avois trouvé misérable, il m'avoit donné tant de différentes consolations, sur tout celle de le connoître, & d'avoir lieu d'espérer en ses bontés; félicité qui contrebalançoit abondamment toute la misère que j'avois soufferte, & que je pouvois souffrir encore.

L'ame pleine de ces sentimens de reconnaissance, je reviens chez moi plus tranquille que je n'avois été auparavant, parce que je remarquois que ces misérables n'abordaient jamais l'Isle dans le dessein de s'y mettre en possession de quelque chose, n'ayant pas besoin d'y rien chercher, ou ne s'attendant pas apparemment d'y trouver grand'chose, en quoi ils étoient peut-être confirmés par les courtes qu'ils pouvoient avoir faites dans les forêts.

J'avois déjà passé dix-huit ans sans rencontrer personne, & je pouvois espérer d'en passer encore avec le même bonheur, à moins de me découvrir moi-même, (ce qui n'étoit nullement mon dessein,) & de trouver l'occasion de faire connoissance avec une meilleure espece d'hommes que les Cannibales.

Cependant l'horreur qui me resta de leur brutale coutume, me jettadans une espece de mélancolie, qui me tint pendant deux ans renfermé dans mes *propres Domaines*, j'entends par-là *mon château, ma maison de campagne, & mon nouvel enclos dans les bois*; je n'allois dans ce dernier lieu, qui étoit la demeure de mes chèvres, que quand il le falloit absolument; car la Nature m'inspiroit une si grande aversion pour ces abominables Sauvages, que j'avois aussi

peur de les voir que de voir le *diable* en propre personne. Je n'avois garde non plus d'aller examiner l'état de ma chaloupe, & je résolus plutôt d'en construire une autre; car de faire le tour de l'Isle avec la vieille, afin de l'approcher de mon habitation, il n'y falloit pas songer; c'étoit le vrai moyen de les rencontrer en mer, & de tomber entre leurs mains.

Le tems & la certitude où j'étois que je ne courois aucun risque d'être détérioré, me remirent peu-à-peu dans ma manière de vivre ordinaire, excepté que j'avois l'œil plus alerte qu'auparavant, & que je ne tirois plus mon fusil, de peur d'exciter la curiosité des Sauvages, si par hasard ils se trouvoient dans l'Isle. C'étoit par conséquent un grand bonheur pour moi de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées, & de n'être pas contraint d'aller à la chasse des sauvages; si j'en attrapois quelqu'une, ce n'étoit que par le moyen de pièges & de trappes. Je ne fortois pourtant jamais sans mon mousquet, & comme j'avois sauvé trois pistolets du Vaisseau, j'en avois toujours deux pour le moins, que je portois dans ma ceinture de peau de chèvre. J'y ajoûtois un de mes grands coutelas que je m'étois mis à fourbir & pour lequel j'avois fait de la même peau un porte-

épée. On croira facilement que dans mes forties j'avois l'air formidable, si l'on ajoûte à la description que j'ai faite auparavant de ma figure, les deux pistolets, & ce large sabre qui pendoit à mon côté sans fourreau.

Ces précautions nécessaires étoient la seule chose qui m'inquiétoit en quelque sorte, & considérant ma condition d'un œil tranquille, je commençai à ne la trouver guères misérable en comparaison de bien d'autres: en réfléchissant là-dessus, je vis qu'il y auroit peu de murmure parmi les hommes, dans quelque état qu'ils pussent se trouver, s'ils se portoient à la reconnaissance par la considération d'un état plus déplorable, plutôt que de nourrir leurs plaintes en portant leurs yeux sur ceux qui sont plus heureux.

Quoique peu de choses me manquassent, j'étois sûr pourtant que mes frayeurs, & les soins que j'avois eus de ma conservation, avoient émoussé ma subtilité ordinaire dans la recherche de mes commodités; entr'autres choses j'avois négligé un bon dessein qui m'avoit occupé autrefois, sçavoir de sécher une partie de mon grain, & de le rendre propre à faire de la biere.

Cette pensée me paroissoit fort bizarre à moi-même, à cause d'un grand nombre de moyens qui me manquoient pour parve-

nir à mon but ; je n'avois point de tonneaux pour conserver ma biere, &c, comme j'ai déjà observé, j'avois autrefois employé le travail de plusieurs mois pour en construire, sans en venir à bout, d'ailleurs j'étois dépourvu de houblon pour la rendre durable, de levure pour la faire fermenter, &c de chaudiere pour la faire bouillir; nonobstant tous ces inconvéniens, je suis persuadé que sans les appréhensions que m'avoient causé les Sauvages, je l'aurois entrepris, & peut-être avec succès; puisque rarement j'abandonnois un dessein, quand je me l'étois une fois fourré dans la tête, & que j'avois commencé à y mettre la main.

Mais à présent mon esprit inventif s'étoit tourné de tout un autre côté, & je ne faisois que ruminer nuit & jour sur les moyens de détruire quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs divertissemens sanguinaires, & de sauver leurs victimes s'il étoit possible. Je remplirois un plus grand volume que celui-ci de toutes les pensées qui me rouloient dans l'esprit sur la manière de tuer une troupe de ces Sauvages, ou du moins de leur donner une alarme assez chaude pour les détourner de remettre jamais les pieds dans l'Isle; mais tout n'aboutissoit à rien, toute ma ressource étoit en moi-même, & que pouvoit faire un seul hom-

me au milieu d'une trentaine de gens armés de javalots, de dards & de flèches dont les coups étoient aussi sûrs que ceux des armes à feu?

Quelquefois je songeois à creuser une mine sous l'endroit où ils faisoient leur feu & à y placer cinq ou six livres de poudre à canon, qui, s'allumant dès que leur feu y pénétreroit, feroit sauter en l'air tout ce qui se trouveroit aux environs. Mais j'étois fâché de perdre tout d'un-coup tant de poudre de ma provision, qui ne consistoit plus que dans un seul baril; de plus je ne pouvois avoir aucune certitude du bon effet de mamine, qui peut-être n'auroit fait que leur griller les oreilles, sans leur donner assez de frayeur pour abandonner l'Isle pour toujours. Je renonçai donc à cette entreprise, & je me proposai plutôt de me mettre en embuscade dans un lieu convenable avec mes trois fusils chargés à double charge, & de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire, sûr d'en tuer ou d'en blesser, du moins, deux ou trois à chaque coup, & de venir facilement à bout du reste, quand ils seroient une vingtaine, en tombant sur eux avec mes trois pistolets, & mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit propre à mon entreprise, & je des-

cendis même fréquemment vers le lieu de leur festin , avec lequel je commençai à me familiariser ; sur-tout dans le tems que mon esprit étoit plein d'idées de vengeance & de carnage , je n'étois que plus animé à l'exécution de mon dessein , par les marques de la barbarie de ces cruels Anthropophages.

A la fin je trouvai un lieu dans un des côtés de la colline où je pouvois attendre en sûreté l'arrivée de leurs barques , & d'où , pendant qu'ils débarqueroient , je me pouvois glisser dans le plus épais du bois ; j'y avois découvert un arbre creux , capable de me cacher entièrement ; de-là je pouvois épier toutes leurs actions , & viser sur eux , quand , en mangeant , ils seroient siférés , qu'il seroit presque impossible de n'en pas mettre trois ou quatre hors de combat , du premier coup.

Content de cet endroit , & résolu d'exécuter mon entreprise tout de bon , je préparai deux mousquets & mon fusil de chasse ; je chargeai chacun des premiers de ferraille , & de quatre ou cinq balles de pistolet ; & l'autre , d'une poignée de la plus grosse dragée : je laissai couler aussi quatre balles dans chaque pistolet , & dans cette posture , fourni de munitions pour une seconde & troisième décharge , je me préparai au combat ,

Dans cette résolution je ne manquai pas de me trouver tous les matins en haut de la colline , éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue ; mais je fus plus de deux mois en sentinelle de cette manière sans faire la moindre découverte , & sans voir la moindre barque , non-seulement auprès du rivage , mais même dans tout l'Océan , autant que ma vue , aidée par mes lunettes , pouvoit s'étendre.

Pendant tout ce tems-là mon dessein subsistoit dans toute sa vigueur , & je continuai à être dans toute la disposition nécessaire pour massacrer une trentaine de ces Sauvages , pour un crime dans lequel je n'étois intéressé que par la chaleur d'un faux zèle animé par la coutume inhumaine de ces barbares. Il ne me venoit pas seulement dans l'esprit , que la Providence dans sa direction infiniment sage avoit souffert que ces pauvres gens n'eussent pas d'autre guide pour leur conduite que leurs propres passions corrompues , & que par une tradition malheureuse ils s'étoient familiarisés avec une coutume affreuse , où rien n'auroit dû les porter que la corruption humaine , abandonnée du Ciel & soutenue par des instigations infernales.

A la fin , la fatigue de tenter si long-tems en vain la même entreprise , me fit raisonner

avec justesse sur l'action que j'allois commettre ; quelle autorité , dis-je , quelle vocation ai-je pour m'établir Juge & bourreau sur ces gens , que depuis plusieurs siècles le Ciel a permis d'être les exécuteurs de sa Justice les uns envers les autres ? Quel droit ai-je de venger le sang qu'ils répandent tour-à-tour ? Sçais-je ce que la Divinité elle-même juge de cette action , qui me paroît si criminelle ? Du moins est-il certain que ces peuples , en la commettant , ne péchent point contre les lumières de leurs consciences , & qu'ils sont fort éloignés de la considérer comme un crime : ils n'ont pas le moindre dessein de braver la Justice Divine comme nous faisons nous autres dans la plupart de nos péchés : ils ne se font pas une plus grande affaire de tuer un prisonnier , & de le manger , que nous de tuer un bœuf , ou de manger un mouton.

Il suivoit de-là que mon entreprise n'étoit rien moins que légitime , & que ces Sauvages ne devoient non plus passer pour meurtriers que les Chrétiens qui dans un combat font passer sans quartier au fil de l'épée des troupes entières de leurs ennemis , quoiqu'ils aient mis bas les armes.

Enfin , supposé que rien ne soit plus criminel que la brutalité de ces Peuples , ce

n'étoit pas mon affaire ; ils ne m'avoient jamais offensé personnellement : & ce que j'entreprendois , ne pouvoit être excusé que par la nécessité de me défendre moi-même contre leurs attaques , desquelles je n'avois rien à craindre ; ces gens ne me connoissant pas seulement : bien loin de former des desseins contre ma vie , en former contre la leur , c'étoit justifier la barbarie par laquelle les Espagnols avoient détruit des millions d'Africains , qui , bien que Barbares & Idolâtres , coupables des cérémonies les plus horribles , comme celle , par exemple , d'immoler des hommes à leurs Idoles , étoient pourtant un Peuple fort innocent par rapport à leurs bourreaux.

Aussi est-il très-certain que les Espagnols eux-mêmes conspirèrent avec tous les autres Chrétiens à parler de cette destruction , comme d'un carnage abominable qu'il n'est pas possible de justifier ni devant Dieu , ni devant les hommes. Le nom même d'*Espagnols* est devenu par-là terrible à tous les Peuples , tout comme si les Royaumes d'Espagne produisoient une race particulière d'hommes dépourvus de ces principes de tendresse & de piété , qui forment le caractère d'une ame généreuse.

Ces considérations calmerent ma fureur , & peu-à-peu je renonçai à mes mesures ,

en concluant qu'elles étoient injustes, & qu'il falloit attendre à les exécuter jusqu'à ce qu'ils eussent commencé les hostilités.

Je repris cette résolution, d'autant plus que le premier parti, loin d'être un moyen de me conserver, tendoit absolument à ma ruine : car c'étoit assez qu'un seul Sauvage de toute une troupe échappé à mes mains, pour donner de mes nouvelles à tout un peuple, & pour l'attirer dans l'Isle à venger la mort de leurs Compatriotes, & je pouvois fort bien me passer d'une pareille visite.

Je conclus donc que la raison & la politique devoient me détourner également de me mêler des actions des Sauvages, & que mon unique affaire étoit de me tenir à l'écart, & de ne pas faire soupçonner par la moindre marque qu'il y avoit des êtres raisonnables dans l'Isle.

Cette prudence étoit soutenue par la Religion, qui me défendoit de tremper mes mains dans le sang innocent; innocent, dis-je, par rapport à moi : car pour les crimes que l'habitude avoit rendu communs à tous ces Peuples, je devois les abandonner à la Justice de Dieu, qui est le Roi des Nations, & qui sçait punir les crimes des Nations entières par des punitions Nationales.

Je trouvois tant d'évidence dans toutes

ces différentes réflexions, que j'eus une satisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action que la raison me dépeignoit aussi noire qu'un meurtre volontaire, & je rendis grâces à Dieu à genoux d'avoir délivré mes mains du sang, en le suppliant de me sauver par sa Providence de celles des Barbares, & de m'empêcher de rien attenter contre eux, sinon dans la nécessité d'une défense légitime.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière, si éloigné de chercher le moyen d'attaquer les Sauvages, que je ne daignai pas une seule fois monter sur la colline pour examiner s'ils s'étoient débarqués ou non, toujours craignant d'être tenté par quelque occasion avantageuse de renouveler mes desseins contre eux. Je ne fis qu'éloigner de-là ma barque, & la mener du côté Oriental de l'Isle, où je la plaçai dans une cavité que je trouvai sous des rochers élevés, & que les courans rendoient impraticable aux *canots* des Sauvages.

Je vécus depuis ce tems-là plus retiré que jamais, en ne sortant que pour m'acquiescer de mes devoirs ordinaires; sçavoir pour traire mes chèvres femelles, & pour nourrir le petit troupeau que j'avois caché dans le bois, qui étant tout-à-fait de l'autre côté de l'Isle, étoit entièrement hors

d'insulte ; car , selon toutes les apparences , les Cannibales n'étoient pas d'humeur à abandonner jamais le rivage ; & ils y avoient été souvent , aussi-bien avant que j'eusse pris toutes mes précautions , qu'après : quand j'y pensois , je réfléchissois avec horreur sur la situation où j'aurois été si je les avois rencontrés autrefois , quand nud & désarmé , je n'avois pour ma défense qu'un seul fusil chargé de dragée. Je parcourois dans ce tems-là toute l'Isle sans cesse , & quelle arroit été ma frayeur , si , au lieu de voir un seul vestige , j'avois trouvé une vingtaine de Sauvages , qui n'auroient pas manqué de me donner la chasse , & de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course.

Je frissonnois en songeant qu'il n'y auroit eu aucune ressource pour moi dans cette occasion , & que même je n'aurois pas eu la présence d'esprit nécessaire pour m'aider des moyens qui auroient pû être en mon pouvoir ; moyens bien inférieurs à ceux que mes précautions m'avoient fournis à la fin. Ces idées me jettoient souvent dans un profond abattement , qui étoit suivi de sentimens de reconnoissance pour Dieu , qui m'avoit délivré de tant de dangers inconnus , & de tant de malheurs dont j'aurois été incapable de me sauver , n'ayant pas la

moindre connoissance de leur possibilité.

Tout ceci renouvela dans mon esprit une réflexion que j'avois souvent faite , quand je commençai à remarquer les bénignes dispositions du Ciel à l'égard des dangers qui nous environnent dans cette vie. Combien de fois en sommes-nous délivrés comme par miracle , sans le sçavoir ? Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'en hésitant si nous irons par un chemin ou par un autre , un motif secret nous détermine vers une autre route que celle où nous portoit notre dessein , notre inclination & nos affaires ? Nous ignorons quel pouvoir nous dirige de cette manière ; mais nous découvrons ensuite que , si nous avions pris le chemin où notre intérêt apparent sembloit nous appeller , nous aurions pris le chemin de notre ruine.

Après plusieurs expériences de cette vérité , je me suis fait une règle de suivre constamment les ordres de ce pouvoir inconnu , sans en avoir d'autre raison que l'impression même que je sens alors dans mon ame. Je pourrois donner plusieurs exemples du succès de cette conduite dans tout le cours de ma vie , tirés sur-tout des dernières années de mon séjour dans cette Isle ; j'y aurois plus réfléchi , si je les avois toutes implées de l'œil dont je les regarde à

présent : mais il n'est jamais trop tard pour devenir sage, & je ne puis qu'avertir tout homme capable de prudence, dont la vie est sujette à des accidens extraordinaires, de ne pas négliger de pareils avertissemens secrets de la Providence. Pour moi je les regarde comme une preuve certaine du commerce & de la communication secrète des Esprits purs avec ceux qui sont unis à des corps ; preuve incontestable que j'aurai occasion de confirmer par plusieurs exemples dans le récit du reste de mes Aventures dans cette solitude.

Le Lecteur ne trouvera pas étrange si je confesse que les inquiétudes & les dangers dans lesquels je passois ma vie, m'avoient détourné entièrement du soin de mes commodités, & que je songeois plus à vivre, qu'à vivre agréablement : je ne me souciois plus de mettre quelque part un clou, ou d'affermir un morceau de bois, crainte de faire du bruit ; beaucoup moins avois-je le cœur de tirer un coup de fusil, & c'étoit avec toute l'inquiétude possible que je me hazardai à allumer du feu, dont la fumée, visible à une grande distance, auroit pu aisément me trahir. Pour cette raison, je transportai mes affaires qui demandoient du feu du côté de mon appartement dans le bois, où je trouvai enfin,

après plusieurs allées & venues, avec tout le ravissement imaginable, une cave naturelle, d'une grande étendue, dont je suis sûr que jamais Sauvage n'avoit vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardi pour y entrer ; ce que peu d'hommes eussent osé hazarder, à moins que d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cet antre étoit derrière un grand rocher, & je la découvris par hasard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant quelques grosses branches d'arbre pour les brûler & pour en conserver le charbon : moyen dont je m'étois avisé pour éviter de faire de la fumée en cuisant mon pain, & en préparant mes autres mets.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer ; ce que je fis avec peine. J'en trouvai le dedans suffisamment large pour m'y tenir debout ; mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étois entré, après que, portant mes regards plus loin dans cet antre obscur, j'y eus aperçu deux grands yeux brillans comme deux étoiles, sans sçavoir si c'étoient les yeux d'un homme ou d'un démon.

Après quelques momens de délibération, je revins à moi, & je me reprochai la foiblesse de craindre le diable, moi qui avois vécu depuis vingt ans dans ce désert, & qui avois l'air plus effroyable peut-être que tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus affreux dans la caverne. Là-dessus je repris courage, & me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'ancre d'une manière brusque; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla par un grand soupir que j'entendis, suivi d'un son semblable à des paroles mal articulées, & d'un autre soupir encore plus terrible: une sueur froide sortit de mon corps de tous côtés, & si j'avois eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, à force de se dresser, l'auroient fait tomber à terre. Je fis cependant tous mes efforts pour dissiper ma crainte par la pensée que la Puissance divine, qui étoit présente ici comme ailleurs, étoit capable de me protéger contre les plus grands périls; & avançant avec intrépidité, je découvris une vieille chèvre mâle d'une extraordinaire grandeur, couchée à terre, & prête à mourir de vieillesse.

Je la poussai un peu pour essayer si je pourrois la faire sortir de là, & elle fit quelques efforts pour se lever, sans y

pouvoir réussir. Je m'en mettois peu en peine, persuadé que tant qu'elle seroit en vie elle seroit la même peur à quelque Sauvage, s'il étoit assez hardi pour se fourrer dans cet antre.

Pleinement tranquillisé, alors je portai mes yeux de tous côtés, & je trouvai la caverne assez étroite & sans figure régulière, puisque la Nature seule y avoit travaillé sans aucun secours de l'industrie humaine. Je découvris dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse qu'il étoit impossible d'y entrer qu'à quatre pieds; ce que je diffèrai jusqu'à ce que je pusse tenter l'aventure, muni de chandelle & d'un fusil à faire du feu. J'y revins le jour après avec une provision de six grosses chandelles que j'avois faites de graisse de chèvre; & après avoir rampé par cette ouverture étroite l'espace de dix aunes, je me vis beaucoup plus au large. Je me trouvai sous une voûte élevée à-peu-près à la hauteur de vingt pieds, & je puis protester que dans toute l'Isle il n'y avoit rien de si beau & de si digne d'être considéré que ce souterrain; la lumière de deux chandelles que j'avois allumées, étoit réfléchie de plus de cent mille manières, par les murailles qui étoient alentour. Je ne sçaurois dire ce qui étoit la cause d'un objet si brillant; si c'é-

toient des diamans , d'autres pierres précieuses , ou bien de l'or ; le dernier me paroît le plus vraisemblable.

En un mot , c'étoit la plus charmante grotte qu'on puisse imaginer , quoique parfaitement obscure ; le fond en étoit uni & sec , couvert d'un gravier fin & délié : on n'y voyoit aucune trace de quelqu'animal venimeux ; aucune vapeur , aucune humidité ne paroissoit sur les murailles.

Le seul désagrément qu'il y avoit , c'étoit la difficulté de l'entrée ; mais ce désagrément même en faisoit la sûreté. J'étois charmé de ma découverte , & je résolus d'abord de porter dans cette grotte tout ce dont la conservation m'inquiétoit le plus , sur-tout mes munitions & mes armes de réserve.

Ce dessein me donna occasion d'ouvrir mon baril de poudre que j'avois sauvé de la mer. Je trouvai que l'eau y avoit pénétré de tous côtés à-peu-près à la profondeur de trois ou quatre pouces , & que la poudre mouillée avoit formé une espece de croûte qui avoit conservé le reste , comme une noix est conservée dans sa coque ; de cette maniere il me restoit au centre du baril environ 60 livres de fort bonne poudre à canon , que je portai toute dans ma grotte avec tout le plomb que j'avois encore , &

je n'en gardai dans mon château que ce qui m'étoit nécessaire pour me défendre en cas de surprise.

Dans cette situation je me comparois aux Géans de l'antiquité qui habitoient des antres inaccessibles , persuadé que , lorsque les Sauvages me donneroient la chasse , en quelque nombre qu'ils fussent , ils ne m'attrapperoient pas , ou du moins n'oseroient pas m'attaquer dans ma nouvelle grotte.

La vieille chèvre mourut le jour après ma découverte , à l'entrée de ma caverne , où je trouvai plus à propos de l'enterrer , que de m'efforcer à en tirer le cadavre dehors.

J'étois alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette Isle , & si accoutumé à ma maniere d'y vivre , que , sans la crainte des Sauvages , j'aurois été content d'y passer le reste de mes jours , & de mourir dans la grotte où j'avois donné la sépulture à la chèvre. Je m'étois même ménagé de quoi m'amuser & me divertir ; ce qui m'avoit manqué autrefois : j'avois enseigné à parler à mon Perroquet , comme j'ai dit auparavant , & il s'en acquittoit si bien , que sa conversation a été un grand agrément pour moi pendant vingt-six ans que nous avons vécu ensemble. On débite dans le Brésil que ces animaux vivent un siècle.

de entier: il vit donc peut-être encore, & il appelle, selon sa coutume, le *pauvre Robinson Crusoe*. Certainement si quelque Anglois avoit eu le malheur d'aborder cette Isle, & l'entendoit causer, il le prendroit pour le diable. Mon chien me fut encore un agréable & fidele compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de pure vieillesse. Pour mes chats, ils s'étoient tellement multipliés, comme j'ai déjà dit, que, de peur qu'ils ne me dévorassent avec tout ce que je possédois, j'avois été obligé d'en tuer plusieurs à coups de fusil; mais j'eus du repos de ce côté-là, dès que j'eus forcé les vieux à désertir faute d'alimens, & à se jeter dans les bois avec toute leur race. Je n'en avois gardé auprès de moi que deux ou trois favoris, dont j'avois grand soin de noyer les petits, dès qu'ils venoient au monde; le reste de mon domestique consistoit en deux chevreaux que j'avois accoutumés à manger de ma main, & deux autres Perroquets qui jasoient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoe*, mais qui étoient bien éloignés de la perfection de l'autre, pour lequel j'avois pris aussi beaucoup de peine. J'avois encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorois les noms; je les avois attrapés sur le rivage, & leur avois coupé les ailes; ils habitoient & pondoient dans le

jeune bois que j'avois planté devant le retranchement de mon château, & ils contribuoient beaucoup à mon divertissement. J'étois content encore un coup, pourvu que les Sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Mais le Ciel en avoit ordonné autrement, & je conseille à tous ceux qui liront mon Histoire, d'en tirer la réflexion suivante: Combien souvent n'arrive-t-il pas dans le cours de notre vie que le mal que nous évitons avec le plus grand soin, & qui nous paroît le plus terrible quand nous y sommes tombés, soit, pour ainsi dire, la porte de notre délivrance & l'unique moyen de finir nos malheurs? Cette vérité a été sur-tout remarquable dans les dernières années de ma vie solitaire dans cette Isle; comme le Lecteur verra bientôt.

C'étoit dans le mois de Décembre, le tems ordinaire de ma moisson, qui m'obligeoit à être presque les jours entiers en campagne, quand, sortant du matin, un peu avant le lever du soleil, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi: ce n'étoit pas du côté où j'avois observé que les Sauvages abordoient d'ordinaire; je vis avec la dernière douleur que c'étoit du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer bien vite dans ma grotte, où j'avois beaucoup de peine à me croire en sûreté, à cause que mon grain à moitié coupé pouvoit découvrir aux Sauvages que l'Isle étoit habitée, & les porter à me chercher par-tout jusqu'à ce qu'ils m'eussent déterré.

Dans cette appréhension, je retournai vers mon château, & ayant retiré mon échelle après moi, je me préparois à la défense; je chargeai tous mes pistolets aussi-bien que l'artillerie que j'avois placée dans mon nouveau retranchement, résolu de me battre jusqu'à mon dernier soupir, sans oublier d'implorer la Protection Divine, & dans cette posture j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passoit au dehors.

Mais n'ayant personne pour aller reconnoître, incapable de soutenir plus longtemps une si cruelle incertitude, je m'engageai à monter sur le haut du rocher par le moyen de mes deux échelles, & me mettre ventre à terre; je me servis de ma lunette d'approche pour découvrir de quoi il s'agissoit. Je vis d'abord neuf Sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pas pour se chauffer, car il faisoit une chaleur extrême, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine qu'ils avoient apportée avec eux.

Ils avoient avec eux deux canots qu'ils avoient tirés sur le rivage; & comme c'étoit alors le tems du flux, ils paroissent attendre le reflux pour s'en retourner; ce qui calma mon trouble, puisque je conclus de-là qu'ils venoient & retournoient tous-jours de la même manière, & que je pouvois battre la campagne sans danger durant le flux, pourvu que je n'en eusse pas découvert auparavant sur le rivage. Observation qui me fit continuer ma moisson dans la suite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avois conjecturé; dès que la marée commença à aller du côté de l'Occident, je les vis se jeter dans leurs barques, & faire force de rames; ce n'étoit pas sans s'être divertis auparavant par des danses, comme je remarquai par leurs postures, & par leurs gesticulations. Quelque forte que fût mon attention à les examiner, ils m'avoient paru absolument nus; mais il me fut impossible de distinguer leur sexe.

Aussi-tôt que je les vis embarqués, je sortis avec deux fusils sur mes épaules, deux pistolets à ma ceinture, & mon large sabre à mon côté, & avec tout l'empressement possible je gagnai la colline d'où j'avois vu pour la première fois les marques des festins horribles de ces Cannibales, &